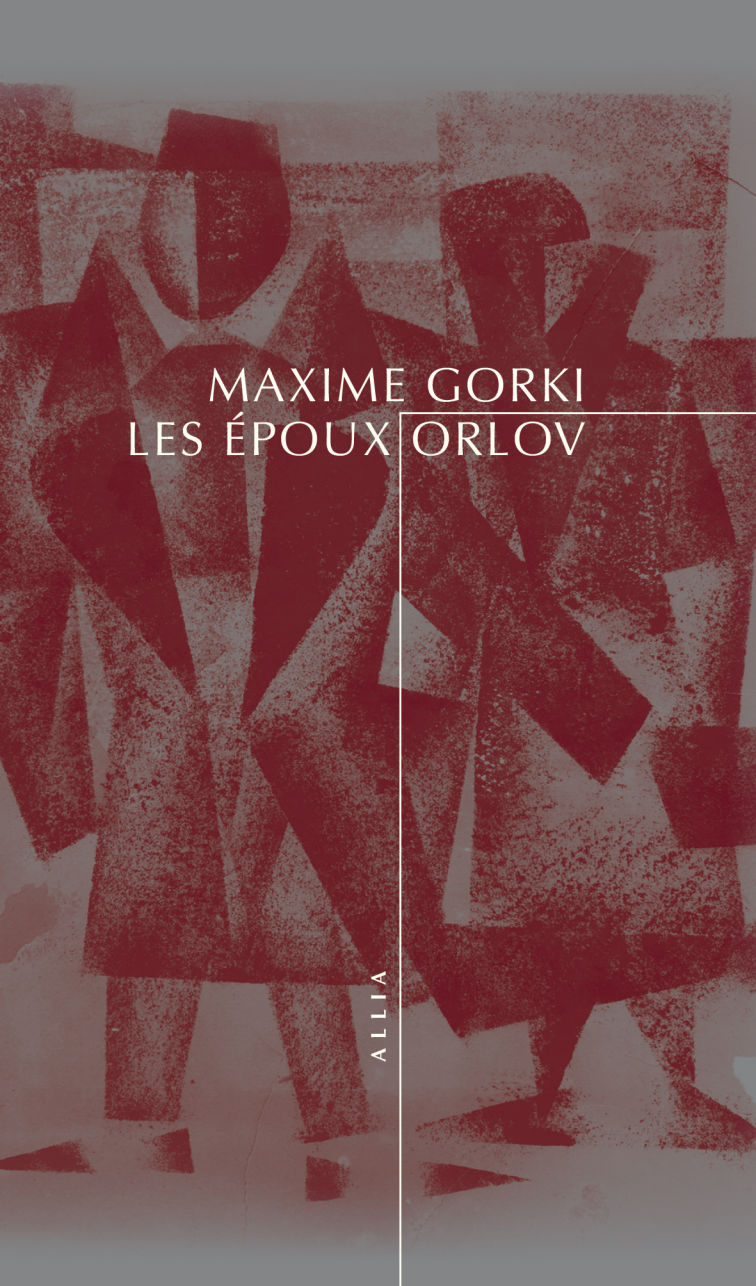
MAXIME GORKI
LES ÉPOUX ORLOV
ALLIA

Les Époux Orlov

MAXIME GORKI

Les Époux Orlov

Traduit du russe par
CLAUDE MOMAL

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2020

TITRE ORIGINAL

Супруги Орловы

La présente nouvelle a paru pour la première fois en 1897. La traduction ci-après a été initialement publiée dans le recueil *Nouvelles et récits (1896-1897)*, éditions Hier et aujourd'hui, 1956.
En couverture : Vladimir Lebedev, *Couple en hiver*, vers 1920-1925. Pochoir, encre et rehauts de gouache sur papier. D.R.
© Éditions Allia, Paris, 2020, pour la présente édition.

PRESQUE chaque samedi, avant les vêpres, des cris frénétiques poussés par une femme se déversaient par les deux fenêtres du sous-sol de la vieille et sale maison du marchand Petounnikov. Ils emplissaient la cour étriquée, jonchée d'un bric-à-brac hétéroclite et encombrée de remises en bois, fléchissant de guingois tant elles étaient vétustes.

– Arrête, arrête, saoulard, maudit ! criait la femme d'une voix basse de contralto.

– Lâche-moi ! lui répondait la voix de ténor de l'homme.

– Je ne lâcherai pas, monstre !

– Quelle bla-ague ! tu me lâcheras !

– Tue-moi, je ne te lâcherai pas !

– Toi ? Quelle bla-ague, mécréante !

– Bonnes gens ! Il m'a tuée, bonnes gen-ens !

– Lâ-âche-moi !

Aux premiers cris, l'apprenti du peintre Soutchkov, Siméon Tchijik, qui passait des journées entières à mélanger des couleurs dans une des remises de la cour, s'en était échappé tête baissée, ses petits yeux noirs comme ceux d'une souris pétillaient, tandis qu'il braillait à pleine gorge :

– Les Orlov, les cordonniers, qui se battent ! Ouh, la, la !

Amateur passionné de tous les incidents possibles, Tchijik courut vers les fenêtres du logement des Orlov, se mit à plat ventre par terre et, laissant pendre sa tête ébouriffée et espiègle à la frimousse éveillée, mouchetée d'ocre et de minium, il regardait avidement dans la fosse sombre et humide qui sentait le moisi, la poix et le cuir pourri. Là-bas, au fond, deux corps se démenaient furieusement, râlant et jurant.

– Tu vas me tuer, tu sais, avertissait la femme d'une voix étranglée.

– T'en fais pas ! ripostait pour la rassurer l'homme, plein d'assurance et d'une rage concentrée.

On entendait de grands coups sourds assenés sur quelque chose de mou, des halètements, des cris perçants, les ahans échappés sous l'effort à un homme qui déplace une lourde masse.

– Eh bien, mon vieux ! qu'est-ce qu'il lui a flanqué comme ramponneau avec l'embauchoir ! commentait Tchijik, qui suivait la marche des événements et qui avait réuni autour de lui un auditoire : les tailleurs, Levtchenko le commis du tribunal, Kisliakov

l'accordéoniste et d'autres amateurs de divertissements gratuits qui l'interrogeaient sans répit et, dans leur impatience, le tiraient par le pied ou par son pantalon tout imbibé de peinture.

– Alors ?

– Il est assis à califourchon sur elle et il lui tamponne la bobine contre le plancher, exposait Siméon, dont le corps se recroquevillait voluptueusement sous l'effet des impressions ressenties.

L'assistance se penchait, elle aussi, vers les fenêtres des Orlov, envahie par une brûlante envie de voir par elle-même tous les détails de la lutte ; bien qu'elle connût depuis longtemps la méthode dont usait Grégoire Orlov dans sa guerre contre sa femme, elle s'en étonnait encore.

– Ah ! la fripouille ! Il l'a démolie ?

– Elle a le nez tout en sang ; ça coule drôlement ! communiquait Siméon d'une voix haletante.

– Ah ! Seigneur mon Dieu ! s'exclamaient les femmes. Le monstre, le bourreau !

Les hommes raisonnaient plus objectivement.

– Pas d'erreur, il finira par la tuer, à force de coups, disaient-ils.

L'accordéoniste déclarait d'un ton prophétique :

– Retenez ce que je vous dis : il lui fera une boutonnière au couteau ! Il se fatiguera de se trémousser comme ça, et il arrêtera la musique une bonne fois.

– Il a fini ! avertit le gamin à mi-voix en se remettant sur pied d'un bond, et, en un clin d'œil, il s'envola loin des fenêtres pour aller occuper, dans un coin, un nouveau poste d'observation, car il savait que d'un instant à l'autre Orlov allait sortir.

Le public, peu désireux de se trouver en présence du féroce cordonnier, se dispersa rapidement ; à présent que la lutte était terminée, il avait perdu, à ses yeux, toute espèce d'intérêt et, qui plus est, il n'était pas inoffensif.

D'ordinaire, il n'y avait plus âme qui vive dans la cour, hormis le petit Siméon, au moment où Orlov émergeait de son sous-sol. Respirant difficilement, la chemise déchirée, les cheveux en désordre, des égratignures sur sa face suante et excitée, les yeux injectés de sang, il inspectait la cour du regard et, les mains derrière le dos, se dirigeait vers un vieux traîneau qui gisait, patins en l'air, contre le mur du bûcher. Il lui arrivait, ce faisant, de siffloter crânement et de regarder de côté et

d'autre, comme avec l'intention de provoquer une bataille contre toute la population de la maison Petounnikov. Après quoi, il s'asseyait sur un patin du traîneau, essuyait avec sa manche la sueur et le sang de son visage et demeurait immobile dans une pose lasse, fixant d'un œil stupide le mur sale, au crépi écaillé et zébré de bariolages de peinture : les ouvriers de Soutchkov avaient coutume de nettoyer leurs mains en les frottant sur cette partie du mur.

Orlov avait dans les trente ans. De petites moustaches foncées, qui soulignaient nettement ses lèvres charnues et rouges, agrémentaient son visage nerveux aux traits fins. Ses sourcils épais se rejoignaient presque au-dessus d'un grand nez cartilagineux ; ils surplombaient des yeux noirs, toujours en alerte. De taille moyenne, légèrement voûté par son travail, bien musclé et ardent, il restait longuement assis sur le traîneau, dans une sorte de torpeur, examinait le mur enluminé, tandis que sa robuste poitrine bronzée respirait profondément.

Déjà le soleil est couché ; pourtant on étouffe dans la cour ; il y flotte une odeur de peinture à l'huile, de goudron, de choucroute et de pourri. Par toutes les fenêtres de l'immeuble,

chansons et disputes se répandent dans la cour ; de temps en temps, une physionomie famélique se glisse dans l'entrebâillement d'une porte, examine Orlov et disparaît en ricanant.

Les peintres rentrent du travail ; en passant devant Orlov, ils le regardent de biais, échangent des clins d'œil, emplissent la cour du patois chantant de Kostroma et se préparent à partir, qui pour le bain, qui pour le cabaret. Les tailleurs descendent du premier étage – c'est un peuple à demi vêtu, cachectique, aux jambes en arceaux –, ils commencent à brocarder, pour leur élocution crépitante, deux peintres de Kostroma. Toute la cour s'emplit d'une rumeur, d'un rire leste et vivant, de plaisanteries. Orlov reste dans son coin, silencieux, sans regarder personne. Personne ne s'approche de lui, personne ne se décide à le plaisanter, car on sait qu'à présent c'est une bête féroce.

Il reste là, envahi d'une rage sourde et pesante qui l'oppresse et embarrasse sa respiration ; ses narines ont des frémissements de carnassier, ses lèvres se crispent, découvrant deux rangées de dents jaunes, fortes et serrées. En lui monte quelque chose d'informe et de ténébreux, des taches rouges et brumeuses flottent devant ses yeux, l'angoisse et la soif

de vodka le rongent en dedans. Il sait que, lorsqu'il aura bu, il se sentira mieux, mais tant qu'il fait encore jour il a honte de partir pour le cabaret avec ses habits déchirés, et cette mine suppliciée, de marcher dans la rue où tout le monde le connaît, lui, Grégoire Orlov.

Il ne veut pas s'exposer, en sortant, à la risée universelle ; cependant, rentrer chez lui pour s'y habiller et s'y laver, il ne le peut pas non plus. Là-bas, sur le plancher, gît sa femme rouée de coups, et maintenant elle ne lui inspire plus que répulsion.

Elle geint, là-bas, elle a le sentiment d'être une martyre et d'avoir raison contre lui, il le sait. Il sait aussi qu'elle a effectivement raison et qu'il a tort : cela augmente encore sa haine, car dans son cœur, à côté de cette lucidité et plus fort qu'elle, fermente un sentiment sinistre et furieux. En lui tout est brouillé et lourd, et il se laisse emporter malgré lui par la pesanteur de ses sensations intimes, incapable de les déchiffrer et sachant que, seule, une demi-bouteille de vodka pourra le soulager.

Voici Kisliakov, l'accordéoniste. Il porte un gilet en velours de coton, une chemise de soie rouge, des pantalons bouffants dont le bas rentre dans d'élégantes bottes. Il tient sous le bras son accordéon dans un sac vert, il a des